

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



La plantation et la frontière paysanne : la dialectique de l'histoire antillaise

Sydney Mintz

Number 75-76-77-78, 1er trimestre–2e trimestre–3e trimestre–4e trimestre 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1043762ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1043762ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mintz, S. (1988). La plantation et la frontière paysanne : la dialectique de l'histoire antillaise. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (75-76-77-78), 51–59. <https://doi.org/10.7202/1043762ar>

La plantation et la frontière paysanne : la dialectique de l'histoire antillaise *

par
Sydney MINTZ

J'aimerais essayer de retracer l'histoire du système de plantation, avec lequel nous sommes tous, plus ou moins familiarisée, en la situant dans le cadre plus large de l'histoire mondiale. A cause de son ampleur, je ne pourrai pas vous exposer ce thème dans tous ses détails, mais j'espère bien arriver à vous montrer certaines relations existant entre différents éléments du passé qui pourraient paraître, sinon, entièrement isolés.

L'histoire de l'agriculture aux Antilles a généralement été écrite en termes de régime de plantation, système agro-social global qui a caractérisé l'expansion de l'économie occidentale dans les terres basses subtropicales. Le régime de la plantation a laissé une marque durable sur toutes les sociétés dans lesquelles il s'est développé.

Mais le système de la plantation ne s'est jamais épanoui dans le vide ; sa croissance et son expansion ont toujours été conditionnées par la co-existence, et souvent par la résistance, d'autres formes d'adaptation de l'agriculture. Le type compétitif d'agriculture le plus important dans les îles caraïbes a été celui qui est représenté par le petit propriétaire libre ou par le cultivateur sans titre de propriété. Généralement, l'homme qui, en plus de ce qu'il récoltait pour sa propre nourriture — le petit propriétaire ou paysan — s'est profilé sur la toile de fond de la plantation et s'est souvent opposé à elle. D'une part, là où un régime de cultivateur sans titre ou de petit propriétaire avait précédé le système de la plantation, comme dans les établissements anglais et français des Petites Antilles avant 1650, le développement de la plantation signifia l'éviction des petits pro-

* Texte de la Conférence prononcée le 16 décembre 1985, au Centre Rémy Nainsouta, de Pointe-à-Pitre. L'auteur est professeur d'anthropologie à l'Université John Hopkins, de Baltimore. Il remercie M. Alain Buffon et M^{me} Sophie Desrosiers pour leur aide précieuse lors de la présentation et pour la traduction. Les erreurs éventuelles sont de sa seule responsabilité.

priétaires ou leur confinement dans les zones écologiques les moins fertiles, les plus montagneuses et les plus isolés. D'autre part, au cours des périodes de déclin des plantations, celui-ci a généralement été accompagné par une accélération d'adaptation du petit propriétaire. Même sous le régime de la plantation, c'est-à-dire d'une agriculture de subsistance et de spéculation effectuée par les esclaves, le développement d'établissements agricoles par des esclaves marons et la survivance des communautés des cultivateurs européens sans titres dans les régions de hautes terres ont témoigné de la résistance des petits cultivateurs à leur complète absorption par la plantation. Ainsi le domaine de la plantation, où le lopin de cultures de subsistance du petit propriétaire, considérés comme l'expression d'adaptations agraires fondamentalement différentes, se sont opposés et mêlés pendant plus de quatre siècles, dans la vie agraire des Caraïbes.

Ce n'est pas le lieu de développer le thème de la résistance de la paysannerie embryonnaire de la Caraïbe face au système de la plantation. Mais je peux l'illustrer par deux ou trois exemples précis. Dans chaque cas, nous verrons que la paysannerie est un produit historique que nous devons analyser en fonction de son origine et de son développement. Nous commencerons avec l'exemple le plus important : la paysannerie haïtienne s'est formée pendant les décennies qui ont immédiatement suivi la Révolution de Saint-Domingue. Elle servit toujours comme exemple représentatif de ce que j'ai nommé ailleurs une « paysannerie reconstituée » — c'est-à-dire, une paysannerie recrée dans le Nouveau Monde après la rupture culturelle causée par l'esclavage et la déportation. Dans les sociétés anglophones de la Caraïbe, comme la Jamaïque, la paysannerie s'est constituée en 1838, après l'émancipation. Ces deux exemples prennent toute leur importance si nous soulignons le fait que, avant de trouver la liberté, les esclaves de Saint-Domingue et de la Jamaïque étaient devenus des cultivateurs capables de produire leur propre nourriture et de développer un marché interne qui leur donnait accès à une grande variété de biens. C'est par le terme de « proto-paysannerie » que j'ai nommé ces esclaves qui apprirent les techniques nécessaires à leur subsistance avant de devenir libres.

Avant même l'apparition du système de plantation dans la région Caraïbe, d'autres types de paysannerie ont pris forme. Je pense plus particulièrement ici au cas des cultivateurs de tabac, de la Barbade, qui furent les premiers paysans caraïbéens d'origine anglaise. Les hommes cultivèrent le tabac pour l'exporter vers l'Angleterre, où le marché était en pleine expansion. Mais ils furent chassés de leurs terres par l'expansion de la plantation sucrière vers 1630 environ. Leurs descendants sont devenus un groupe de paysans tout à fait particulier qui est aujourd'hui désigné par le nom de « red-legs », c'est-à-dire « jambes rouges ». Ce sont les blancs rejetés en

marge des plantations, qui sont devenus de petits cultivateurs. Un processus tout à fait semblable s'est déroulé dans le Sud des Etats Unis, où les gens que nous appelons « hillbillies » ou « rednecks » — les « cous rouges » — furent repoussés par les planteurs de coton esclavagistes qui s'installèrent dans les plaines. Il est tout à fait possible qu'un processus similaire ait conduit à la formation sociale des blancs matignons à la Guadeloupe.

Tous les systèmes de culture et de tenure des îles Caraïbes sont des synthèses résultant en grande partie de traits culturels (types d'organisation traditionnelle, techniques de culture), émanant d'autres régions. Contrairement à ce qui s'est passé dans la plus grande partie d'Amérique latine, après 1550 environ aucune infrastructure indigène solide sur laquelle ériger un système modifié n'a survécu, et l'extermination rapide ou l'assimilation génétique des indigènes indiqua que l'agriculture dans les Caraïbes évoluerait dans des conditions entièrement nouvelles. Mais il est clair que c'est dans le domaine de la petite propriété que purent être utilisés les modes de culture indigènes qui réussirent à se transmettre, car la plantation ne produisait (et ne produit) que des denrées destinées à la vente plutôt qu'à la consommation sur place, et ses méthodes de production ont peu, ou n'ont rien, en commun avec celles qui étaient employées autrefois dans le pays natal. Dans le secteur de la petite propriété, cependant, les méthodes de culture et maintes autres choses encore, peuvent être attribuées aux passés africain, asiatique ou américain.

A la lumière de ce qui précède, je crois que l'examen des formes de culture aux Caraïbes en fonction de ces deux principes essentiels, la « plantation » et la « petite propriété », est justifié. Ceci étant dit, cependant, il faut ajouter qu'une telle dichotomie ne donne qu'une idée grossière des réalités de la vie rurale contemporaine des Caraïbes. Il est très rare que l'on trouve une région comportant exclusivement le régime de la petite propriété ou celui de la plantation. Presque toujours, les plantations et la petite culture co-existent dans une sorte de symbiose sociale qui a une portée économique et politique considérable. Dans presque toutes les îles qui ont des plantations il y a des petits cultivateurs ; sur toutes les îles, sauf les plus petites, où fonctionne la petite propriété, il y a aussi des plantations. Dans la plupart des sociétés des Caraïbes, le nombre important de petites exploitations non-rentables économiquement oblige les petits cultivateurs à chercher un emploi complémentaire. De plus, le caractère hautement saisonnier du régime économique de la plantation implique qu'une grande partie de la force ouvrière de la plantation doit accepter des emplois de remplacement ou bien chômer une partie de l'année. En définitive, il faut insister sur le fait que le système de la plantation et celui de la petite propriété ont occupé traditionnellement des zones écologiques différentes, la plantation

s'installant toujours dans des terres basses et dans les vallées intramontanes, de sorte qu'il arrive souvent que ces deux formes d'agriculture adjoignent des zones qui s'excluent.

Au cours des années, des ethnologues qui travaillaient dans la région des Caraïbes ont proposé un certain nombre de classes socio-agricoles pour établir les distinctions qui existent entre les ouvriers de la plantation et les petits cultivateurs. Là où ces distinctions ont été dégagées avec netteté, les classes mises en évidence ont une valeur heuristique. Ainsi, par exemple, les ouvriers agricoles antillais qui travaillent pour les plantations modernes, qui ne possèdent pas de biens de production (ceux-ci comprenant les terres de culture), qui vivent entièrement sur leurs salaires, achètent tous leurs produits de consommation dans les magasins et possèdent une subculture commune, ont été rangés dans la catégorie des « prolétaires ruraux ». A l'autre extrême, dans les parties des Caraïbes les plus éloignées et les moins dirigées vers une économie de marché, les petits propriétaires ou les petits cultivateurs squatters font peu ou pas de travail rémunéré, produisent tous ou presque tous leurs vivres, réduisent au minimum leurs dépenses et se tiennent à l'écart du reste de la société. Les meilleurs exemples aux Caraïbes se trouvent dans certaines régions de Haïti ou dans quelques-unes des plus petites îles des Petites Antilles. Cette classe est une antithèse logique du prolétariat rural, à la fois par sa fonction économique et par les valeurs et les attitudes qui la caractérisent.

Mais il est de plus en plus évident que de telles classifications, tout en ayant une certaine utilité, ne peuvent pas rendre compte de toutes les nuances qui existent dans la vie rurale contemporaine aux Caraïbes. C'est une histoire longue et complexe qui est à l'origine de la polarité dynamique qui a caractérisé l'histoire de la plantation dans le Nouveau Monde, et, avant de revenir à la situation actuelle il faut tenir compte des relations entre le système de plantation et le Vieux Monde qui lui a donné naissance.

Les prototypes des plantations du Nouveau Monde furent de grandes propriétés de canne à sucre qui existèrent du neuvième au quinzième siècle, tout d'abord à l'Est de la Méditerranée, et ensuite dans les îles Atlantiques comme les Canaries. A part quelques exceptions comme le tabac, le coton et l'indigo, ces plantations et celles qui les suivirent se spécialisèrent dans des productions alimentaires. Le sucre, le café, le chocolat (et en Asie, le thé), furent tous des produits de plantation qui, au début, étaient rares et coûteux : en Occident, ils furent, pendant longtemps, considérés et utilisés comme des épices et des médicaments plutôt que comme aliments.

Dans un livre récent, j'ai essayé de mettre en évidence le rôle changeant d'un de ces produits, le sucre, dans le cas d'une nation impérialiste comme la Grande-Bretagne, de 1650 à 1850, c'est-à-dire

en deux siècles. Ce produit caractéristique de plantation est particulièrement intéressant parce que sur une période d'environ un siècle (1650 à 1750), il est passé d'une consommation occasionnelle, cérémonielle, médicinale, privilégiée et exotique, à une situation qualitativement très différente, en ce qui concerne particulièrement les dimensions de cette consommation, ses occasions ainsi que les significations qui en sont dérivés ou qui lui sont attribués ou associés.

L'exotique est devenu quotidien. J'emprunte ici le titre d'une monographie de l'ethnologue franco-vietnamien Georges Condominas : *l'exotique est quotidien*. C'est du quotidien et de l'ordinaire que nous perdons conscience, en nous désintéressant progressivement d'eux. C'est précisément cette transformation qui a été rendue possible par le développement étonnant de la production de plantation entre ce qu'on appelle la « Découverte » du Nouveau Monde et la Révolution Industrielle. Ce mouvement de l'exotique au quotidien signifie une transformation radicale des habitudes alimentaires de vastes populations européennes. Il peut être considéré comme une véritable révolution. Avant l'époque de la plantation, il serait bien difficile de trouver, dans des sources historiques, un quelconque mouvement important d'un aliment de base d'une région du monde à une autre. Ceci est aussi vrai de la Grande-Bretagne que du reste du monde. Aux XIII^e et XIV^e siècles, le régime alimentaire des Européens était non seulement insuffisant et inadapté aux besoins de la plupart des gens, mais il ressemblait structurellement à celui d'autres régions du monde que nous avons du mal aujourd'hui à considérer comme plus retardées que n'était l'Europe à cette époque.

En Europe, l'aliment de base consistait dans un carbone hydrate tel que le froment, le seigle ou l'avoine. Celui-ci était produit localement et consommé par tous. Les autres aliments étaient principalement utilisés à assaisonner l'hydrate de carbone de base qui, avant le milieu du XVII^e siècle, n'était bien souvent pas disponible en quantité suffisante pour chacun. Seuls les riches et les puissants avaient plus que le nécessaire à manger, et pouvaient se permettre une certaine diversité dans leurs menus.

A mon avis, le développement de la plantation a marqué le début d'un changement important dans les habitudes alimentaires de larges populations en les éloignant du modèle dominé par un seul hydrate de carbone. C'est ici que nous trouvons, je crois, l'origine des systèmes alimentaires du monde occidental moderne. Ce changement est très évident dans le cas de l'Europe, et tout spécialement du Royaume Uni à partir du début du XVIII^e siècle. Il ne s'est pas produit en une nuit et je ne peux pas le décrire en quelques phrases ; mais j'aimerais souligner, entre autres, l'importance qu'il faut accorder à l'augmentation régulière de la consommation de certaines importations, parmi lesquelles figuraient des boissons stimulantes comme le thé, le café et le chocolat, consommés chauds

et — peut-être pour la première fois — très sucrées. Vinrent ensuite une succession d'étapes au cours desquelles la saccharose devint plus abondante et meilleur marché : l'addition de mélasse aux entremets et aux diverses céréales du petit déjeuner, le remplacement du beurre par la confiture, et plus tard l'apparition des sucreries comme une nourriture courante et bon marché.

Dans le cas de l'Angleterre, le processus de transformation a reposé essentiellement sur le thé. Le refonte totale du modèle de consommation anglais a été marqué par des changements dramatiques : la consommation de saccharose est devenu cinq fois plus élevée en cent ans, entraînant des modifications progressives dans ses utilisations et dans ses significations. Tout d'abord utilisé comme un médicament, un épice et un élément conservant, le sucre est devenu finalement un dulcifiant qui conserva quelques-unes de ses fonctions décoratives antérieures.

Produit auparavant inconnu, puis luxe de la royauté et des très riches, le sucre s'est transformé en une nécessité quotidienne, à laquelle les gens ont rapidement cessé de prêter attention, alors que seulement une génération ou deux avant, il été considéré comme une substance exotique et étrange. Le sucre a perdu son immense puissance comme symbole, en devenant l'une des plus importantes marchandises étrangères est passé du statut de produit de luxe réservé aux riches et aux puissants à celui d'un élément populaire et prolétaire. Mais au cours de ce processus, le sucre est devenu la base d'accumulation d'une immense richesse pour les marchands d'esclaves, les planteurs, les classes marchandes britanniques également, par l'intermédiaire des impôts et des droits de douane pour l'Etat et la classe politique. Avec le tabac, le thé et l'alcool, le sucre est devenu rapidement une source de revenus fiscaux, essentiels pour le gouvernement. En tant que produit principal des premières expériences à longues distances du capitalisme agricole, que constitue les plantations tropicales, le sucre a constitué un lien matériel solide entre les colonies et les métropoles. Sa production a entraîné de lourds investissements dans le commerce des esclaves, dans les secteurs de la métallurgie, des textiles, des transports maritimes et beaucoup d'autres. En échange de sucre et bien sûr de la mélasse et du rhum ; la métropole expédia vers les colonies du bois de construction, des machines et des tissus, des porcelaines et des instruments de torture, de sorte que les deux groupes importants de travailleurs qui échangeaient dans l'Empire — les prolétaires, sur place, et les esclaves dans les colonies — furent intimement liés par la réciprocité de leurs productions et de leurs consommations. Ce type de relation a probablement permis au capitalisme britannique de faire des économies importantes sinon des profits.

L'histoire de la consommation du sucre, comme celle de tout autre produit de plantation qui s'est transformée en une nécessité

quotidienne, est l'histoire de la « resymbolisation » d'une substance et de son incorporation dans la vie et la culture des travailleurs. Les forces qui ont permis le développement d'un tel processus — les moyens mis en œuvre par les planteurs et les marchands, les compagnies maritimes et ses commissionnaires, les physiciens et les bureaucrates, et les économistes pour stimuler en même temps la production de sucre et sa consommation — créèrent les bases sur lesquelles un nouveau tissu de significations a pu se constituer. Un tel résultat n'a pu être atteint que par l'exercice du pouvoir — pouvoir économique, politique, social et même psychologique. En conséquence, la banalisation progressive de la consommation des produits des plantations ainsi que ses changements de signification conduisent à l'étude de la nature d'un nouveau type de pouvoir : comment la consommation peut-elle être façonnée par des forces extérieures.

Le temps ne me permet pas d'examiner cette dernière affirmation. Mais peut-être puis-je quand même souligner le fait que les produits des plantations furent les premiers aliments et rafraîchissants consommés par les travailleurs européens pendant leur temps de pause. Parce qu'ils étaient des stimulants et apportaient des calories, ils facilitèrent la transition d'un mode de vie rural et agricole à un autre urbain et industriel.

En d'autres termes, la plantation a ouvert la porte au monde moderne, parce que les substances qu'elle a produit en grande quantité avec des esclaves et donc à un prix abordable pour tous, ont été à l'origine d'un monde où les gens pouvaient manger « sur le pouce » et ainsi devenir différents — même peut-être plus « importants ».

L'essentiel, à la lumière de ce que j'ai déjà expliqué, est de reconnaître une relation intime entre la production de denrées, telles que la saccharose, dans les colonies d'une part, et leur consommation dans les métropoles, d'autre part. Les denrées produites par un groupe étaient consommées à une longue distance par un autre groupe, tandis que ce dernier produisait des marchandises, destinées à la consommation coloniale. Le sucre produit par les esclaves de la Caraïbe et le thé produit par le travail forcé en Inde fournissaient une « énergie instantanée » sous la forme d'une grande quantité de calories et d'un stimulant liquide pour les prolétaires britanniques.

C'était les mêmes prolétaires britanniques qui fabriquaient des tissus bon marché pour les travailleurs indiens, des machines pour les usines à sucre, et des instruments de torture pour les esclaves. La relation intime entre la production et la consommation de ces marchandises liaient ces différentes catégories d'ouvriers dans un réseau de relations internes.

Si le dix-huitième siècle a été marqué par l'apogée de l'esclavage dans la Caraïbe, le dix-neuvième siècle a été celui de la transition

à la main-d'œuvre libre. La longue histoire des migrations vers la Caraïbe a commencé, bien entendu, après l'anéantissement des indigènes, et avec l'expansion du commerce des esclaves. Cependant, au dix-neuvième, ce commerce, ainsi que l'esclavage même, tombèrent sous les attaques politiques ; et alors que chaque métropole mettait fin à l'esclavage dans ses colonies.

Entre 1800 et 1900, à peu près cent millions de personnes se déplaçaient à la surface du globe et à travers les océans Pacifique et Atlantique, à la recherche de travail. Cette migration était constituée de deux mouvements différents, faciles à distinguer et presque de la même amplitude. Un premier mouvement a concerné 50 000 000 d'Européens environ, surtout des Anglais, Allemands, Italiens, Polonais. Cette migration de populations blanches s'est dirigée vers des régions non-tropicales, comme le Chili, l'Uruguay et l'Argentine, l'Afrique du Sud, l'Australie, le Canada et, surtout, les Etats-Unis.

L'autre mouvement a touché des populations non-européennes. 50 000 000 d'Africains, d'Indiens, de Chinois, d'Indochinois, de Javanais, de Mélanésiens, etc. — ont émigrées durant le même siècle, mais contrairement aux Européens, se sont généralement dirigées vers des pays tropicaux et coloniaux, centres importants de production de denrées comme le sucre, le café, le cacao, les bananes, et plus tard, le sisal et le caoutchouc. Dans cette perspective aussi, les courants migratoires ont été très différents. L'émigration européenne a été, on peut peut-être dire, « inter-souveraine », entre des états indépendants, tandis que l'émigration non-européenne a été vraiment intercoloniale, et principalement entre les colonies des mêmes états européens. En effet, le mouvement non-européen et intercolonial a servi à régler le niveau de la main-d'œuvre disponible dans les colonies, en fonction des conditions de production nouvellement créées par les métropoles européennes. Il n'y a rien de surprenant, donc, dans le fait que les Javanais sont allés en Guyane Hollandaise : les Indiens de Pondichéry en Guadeloupe ; et les Indiens du Punjab en Guyane anglaise.

C'est par la mise en évidence de ces mouvements et l'analyse de leur signification que la division de la main-d'œuvre et son fonctionnement à l'intérieur de l'économie mondiale devient plus compréhensible. Ces mouvements ont été, dans une certaine mesure, une série d'adaptations aux changements importants, de l'organisation de l'industrie mondiale, par le moyen desquelles les investisseurs du capital ont été ou bien maintenus sur place, ou bien dirigés vers de nouveaux lieux.

Pour cette raison il est du plus grand intérêt de se rendre compte que ces cent millions d'ouvriers étaient également divisés en deux groupes de consommateurs, selon la division des économies des pays d'accueil. Ainsi, pour reprendre ce qui est pour moi le

meilleur exemple, les 50 000 000 d'Européens qui sont arrivés dans les pays tempérés ont appris à manger de plus en plus la saccharose. Mais les 50 000 000 de non-Européens qui arrivèrent dans les pays coloniaux producteurs de canne à sucre, apprirent tout d'abord à la couper.

Ce que je voudrais dire, donc, est que dans le monde moderne les événements que nous percevons à première vue dans des termes locaux — « sur le terrain » — sont toujours liées à des champs d'activité plus larges, et à niveaux de pouvoir plus élevés, que ce auxquels nous pensons tout d'abord.

Je voudrais conclure en faisant un dernier commentaire. L'approvisionnement du monde moderne change actuellement avec une rapidité presque inimaginable. L'Union Soviétique, par exemple, achète la majeure partie de son sucre à Cuba, une grande partie de son blé aux Etats-Unis. La Chine Populaire cherche intensivement les moyens et la technologie pour mettre en place la production de sirop de maïs isomérisé en fructose, en vue de remplacer la consommation de sucre, par celle de sirop de maïs. Tous les deux, la Chine et l'Union Soviétique, sont en train de devenir de grands consommateurs de Coca Cola et de Pepsi Cola. En revanche, les Etats-Unis deviennent actuellement le plus grand producteur mondial de soja, denrée exportée principalement au Japon, dans un effort presque désespéré d'équilibrer leurs achats de voitures et d'appareils électroniques japonais.

Face à une situation où le pouvoir politique continue à rester entre les mains des grandes puissances, surtout les Etats-Unis et l'Union Soviétique, les petites sociétés agraires, comme la Guadeloupe, qui ne peuvent pas exercer d'influence directe sur les prix des produits échangés sur le marché mondial, doivent protéger, autant que possible, la diversité de leur production agricole, et les éléments traditionnels qui ont contribué, à travers les siècles, à la création d'une nouvelle culture indigène, symbolisé par un ensemble de produits, une cuisine spécifique et un système de valeurs culturelles, tout à fait particulier et unique.

Sydney MINTZ.